

GÉANT

Vie et mort de Rock Hudson

ADRIEN
GOMBEAUD

8 — PROLOGUE
« Chut, chut mon petit, ferme
les yeux et fais semblant »

10 — PREMIÈRE PARTIE : DREAM WORLD

11 — Chapitre 1
« Si j'étais vous, je mettrais
de l'ordre dans mes affaires »

14 — Chapitre 2
« Alors, j'ai appris à fermer ma gueule »

18 — Chapitre 3
« Je pars pour un voyage sentimental »

22 — Chapitre 4
« Superman et Clark Kent réunis »

26 — Chapitre 5
« Il y a une fillette en moi,
et je la piétine à mort »

34 — Chapitre 6
« Ce n'est qu'un moment. Et si tu tentes
de le saisir, tu n'attrapes que de l'air »

40 — Chapitre 7
« Le plus beau célibataire de Hollywood »

46 — Chapitre 8
« Tu viens de décrocher un très,
très beau rôle »

54 — Chapitre 9
« J'avancais à la surface de la vie,
jamais dans la réalité »

63 — Chapitre 10
« Je voulais faire des films sur
des gens qui sont beaux »

72 — Chapitre 11
« *Real world, dream world* »

82 — DEUXIÈME PARTIE : REAL WORLD

83 — Chapitre 12

« Qu'est-ce qu'on va faire de toutes ces fleurs ? »

89 — Chapitre 13

« Puisses-tu atteindre le paradis une demi-heure avant que le diable n'apprenne ta mort »

98 — Chapitre 14

« Moi, je vais vivre jusqu'à cent ans,
et vous, vous allez tous mourir »

104 — Chapitre 15

« Il y eut un endroit qui, pour un bref instant lumineux, fut connu sous le nom de Camelot »

111 — Chapitre 16

« Ça y est, je le vois »

116 — Chapitre 17

« J'ai pleuré une larme ou deux. Est-ce que, par hasard, tu ne regardais pas l'aurore ? »

122 — Chapitre 18

« Ce petit pan de tente bleue, là-haut, que les prisonniers nomment ciel »

126 — Chapitre 19

« Il pensait que le virus ne pourrait pas tuer Rock Hudson »

133 — Chapitre 20

« Les miroirs ne sont que des menteurs »

136 — Chapitre 21

« Oh mon Dieu, quelle façon de finir sa vie ! »

141 — Chapitre 22

« J'aurais préféré avoir deux salles de bain bien plus tôt dans ma vie »

147 — Chapitre 23

« Rock a ri le dernier »

152 — ÉPILOGUE

« J'ai fait un très beau rêve... »

«*Et nous sommes tous mortels.*»
John F. Kennedy, 1963

PROLOGUE

*« Chut, chut mon petit,
ferme les yeux et fais semblant »*

On raconte qu'un soir de 1955, Joan Crawford attira Rock Hudson dans le piège de sa piscine...

D'un crawl tranquille, l'acteur enchaîne les longueurs. C'est une chaude nuit de Californie, il a 30 ans et elle beaucoup plus. Il se hisse hors de l'eau et elle savoure des yeux les gouttelettes qui roulent sur sa peau. Elle l'observe saisir négligemment une serviette abandonnée sur un transat et s'effacer dans le noir, vers la douche, au fond du jardin. «Il est aussi désirable que dans *Capitaine Mystère*», salive la tigresse.

Sans se presser, elle suit les larges traces de pieds mouillés qui s'évaporent sur les carreaux. Elle pousse la porte, hume la fragrance de chlore mêlée de monoï, prend son temps, écoute l'eau rebondir sur le dos de sa proie. Enfin, brutalement, Joan éteint la lumière. Rock sursaute. «Chut, chut, mon petit», souffle Crawford, «ferme les yeux, fais semblant. Prends-moi pour Clark Gable».

Le récit d'une vie n'est peut-être qu'une somme de rencontres, réelles ou rêvées. Parmi toutes les histoires semées par Rock Hudson, qui sait si celle-ci est vraie? Qui sait, surtout, combien de temps il a passé les yeux fermés, à faire semblant?

PREMIÈRE PARTIE

DREAM WORLD

CHAPITRE 1

*« Si j'étais vous, je mettrais de l'ordre
dans mes affaires »*

Il portait un pseudonyme de montagne, des épaules d'haltérophile et un menton de *comic strip*. Il avait joué dans des mélос colorés, des comédies pétulantes et un collier de superproductions où sa silhouette se découpait sur des horizons vertigineux. Le plus célèbre de ses succès portait haut le titre qui le définissait le mieux : *Géant*.

Rock Hudson avait été conçu comme un superbe cadeau des studios aux adolescentes. Puis, en un souffle, les adolescentes étaient devenues mères au foyer. Du jour au lendemain, la jeunesse des années 1970 s'était tournée vers d'autres dieux, des New-Yorkais comme Robert De Niro, Dustin Hoffman, Al Pacino... À sa façon désabusée, Rock résumait la situation : « Les petits moches ont pris le marché. » Il lui restait des fidèles, ceux qui avaient traversé l'aventure des décennies précédentes à ses côtés. Ceux-là ne quittaient plus guère leurs pavillons. Les frigidaires avaient grandi et la télé pris des couleurs.

Pour sa série *McMillan & Wife*, entre 1971 et 1977, Rock Hudson encaissait 12 000 dollars par épisode. S'il avait cessé d'être la plus vénérée des stars américaines, il comptait encore parmi les plus riches. Pourtant, entre deux margaritas, l'acteur confiait volontiers à ses amis : « La télévision vous force à exister dans la médiocrité. Vous devez garder en tête que tout ce que vous faites restera dans une petite boîte. » Rock Hudson se savait taillé pour le Scope et le Technicolor. Dans un monde devenu trop étriqué, il aspirait à demeurer un géant. Jusqu'au jour où une tache a germé sur son corps. Incongrue, minuscule.

LETANTIA BUSSELL

Lorsqu'elle examine Rock Hudson, la dermato des stars reconnaît sans mal sur son avant-bras la trace brunâtre du sarcome de Kaposi, un cancer de la peau fréquent chez les malades du sida.

Après une biopsie, Letantia Bussell appelle son confrère Michael Gottlieb. Elle vient, lui dit-elle, de recevoir un patient particulier. Un patient qui nécessite d'être traité dans la plus grande discrétion. Ce nouveau cas va dépasser les questions médicales : aucune star n'a jusqu'alors été atteinte du « cancer gay ». Michael Gottlieb aurait-il la gentillesse de se rendre à son cabinet ?

Au bout du fil, le jeune médecin note la date et l'adresse. « Le 5 juin 1984, j'ai pris ma Dodge Aspen 1977 et j'y suis allé », écrira-t-il dans ses mémoires. Après plusieurs années passées à Los Angeles, pour la première fois, Michael prend la route de Beverly Hills.

MICHAEL GOTTLIEB

La variole est apparue en 10 000 avant Jésus-Christ. Dans le sillage du XVIII^e siècle, elle abandonnait encore 60 millions de morts. Enfin, en 1977, Ali Maow Maalin, un Somalien de la ville de Merka, fut officiellement le dernier contaminé. Le 8 mai 1980, l'OMS déclarait la variole éradiquée. Michael Gottlieb vient alors d'intégrer le centre médical de l'université de Californie à Los Angeles (UCLA). Quelques mois plus tard, l'immunologue remarque que plusieurs patients souffrent de symptômes similaires : fortes fièvres, pertes de poids, eczéma, Kaposi... Par ailleurs, tous sont homosexuels.

Michael est le fils d'un ex-quarterback des Indiens de Buffalo. À 16 ans, il a vu son père mourir du cancer. Au fil des années, sa vocation l'a conduit de Stanford à Palo Alto, puis à UCLA. Une brève communication dans le *Morbidity and Mortality Weekly Report* (autrement dit le « Bulletin hebdomadaire de morbidité et de mortalité »), puis un premier article important sur la nouvelle maladie dans le *New England Journal of Medicine*, ont fondé sa notoriété. Du jour au lendemain, Michael voyage du Japon à la Suède pour présenter ses conclusions. Pendant ce temps, les patients se pressent de plus en plus nombreux à UCLA. En 1981, pour la première fois, le *New York Times* titre : « Une forme rare de cancer observée chez 41 homosexuels ».

La maladie s'est d'abord nommée GRID (*gay-related immunodeficiency*). Dès la fin de l'année, les recherches concluent que les gays ne sont pas les seuls touchés. À partir de décembre, les anglophones diront AIDS (*acquired immunodeficiency syndrome*).

Les francophones l'appelleront SIDA (syndrome d'immuno-déficience acquise). Gottlieb, comme tous les médecins, devra apprendre à annoncer au patient : « Vous êtes atteint du virus de l'immunodéficience humaine. » Avec des mots toujours mal choisis, il faudra leur expliquer comment le VIH détruit les globules blancs, les lymphocytes T CD4 et colonise le corps... Il devra surtout répondre à cette question obsédante : « Est-ce mortel, docteur ? »

Le cabinet du Dr Bussell lui paraît vaste, paisible, lumineux, si loin du monde hospitalier sévère dans lequel il a toujours évolué. Une secrétaire conduit Michael jusqu'à la dermatologue. Sont assis face à elle Rex Kennamer, généraliste, médecin personnel de Rock Hudson, et Mark Miller, l'assistant de la star. Un peu plus loin, le seigneur du cinéma l'attend. Lorsqu'il évoquera ce moment, Gottlieb se souviendra d'abord de sa taille. Pour fixer Rock Hudson dans les yeux, il fallait lever le regard. « Pouvez-vous ôter le haut ? » Inspirez. L'acteur paraît serein. Soufflez.

Au bord de la table d'examen, à soixante ans, Rock ne présente pas le corps décharné des malades habituels. Le virus n'est pas encore parvenu à entamer le bloc massif qui a sculpté son mythe. Tout est grand chez cet homme, note Michael Gottlieb. Plus tard, l'écrivain Armistead Maupin comparera la pomme d'Adam de Rock Hudson à une golden. Le docteur a-t-il noté, comme l'auteur des *Chroniques de San Francisco*, l'étrange déformation de son pouce, cette strie qui zèbre douloureusement l'ongle ? Ou se concentre-t-il sur les ganglions qui enflent sous la peau et les discrètes taches scélérates qui trahissent la progression de la maladie ? « Vous pouvez vous rhabiller. »

Au bout de l'examen, le médecin ne peut que confirmer la biopsie de la dermato. Rock Hudson est bien atteint du VIH. « Docteur, est-ce... sans issue ? » Michael Gottlieb s'entend répondre : « Si j'étais vous, je mettrais de l'ordre dans mes affaires. »

CHAPITRE 2

« Alors, j'ai appris à fermer ma gueule »

C'est aussi simple que ça. Le virus s'installe. Puis il se multiplie en pondant dans le sang des clones de lui-même. Rapidement, vos T CD4 sont submergés et la fièvre monte en flèche. Puis le corps entre en résistance en produisant des T CD8. Vos anticorps, dans un premier temps, contiennent les assauts du VIH. La fièvre retombe, vous vous croyez tiré d'affaire. Vous entrez dans une période asymptomatique qui peut durer cinq ou dix ans, jusqu'à l'épuisement total de vos T CD8. Et pendant ce temps, vous transmettez le virus à vos partenaires. C'est aussi simple et terrifiant que ça.

KATHRYN PETERSILIE

Michael Gottlieb a accepté d'accompagner Rock sur ce chemin douloureux. D'abord, il doit étudier ses cellules T, évaluer leur nombre. Seuls ces globules microscopiques pourront le renseigner sur l'état immunitaire de son nouveau patient, évaluer la progression du virus et la virulence des assauts. De retour à UCLA, le médecin tend à son assistante Kathryn Petersilie un tube contenant le sang de la star. « Envoyez ça au labo. » L'étiquette indique : Harold Scherer. Par souci de confidentialité, la star a choisi de donner son nom de naissance. Kathryn blêmit : « C'est Rock Hudson, n'est-ce pas ? » « Comment le savez-vous ? », réplique le médecin interloqué. « Je suis fan. Si vous voulez rester discret, vous feriez bien de lui trouver un autre nom. »

HAROLD « ROY » SCHERER JR.

Winnetka est une modeste cité posée aux marges de Chicago, sur les rives du Michigan. Elle est connue des amateurs de comédie pour avoir servi de décor à *Maman, j'ai raté l'avion !*. D'autres se souviennent que Rock Hudson y est né, le 17 novembre 1925, sous

le nom de Harold Scherer. Sa mère Katherine – tout le monde l'appelait Kay – était femme au foyer, comme presque toutes les femmes de sa génération. Son père Harold – tout le monde l'appelait Roy Senior – était mécano dans un garage du coin.

Vus de loin, les Scherer représentent ce que le corps de Rock Hudson incarnera au cinéma : la lisse et solide honnêteté des classes laborieuses américaines. Comme pour Rock, l'image n'est qu'illusion.

Du côté de son père, on a longtemps été fermiers. Roy Junior a passé les étés de son enfance dans la ferme du grand-père, en compagnie des chiens, des poules et des chevaux.

C'est là-bas qu'il se trouvait en ce jour crucial de 1931. Soixante-dix ans plus tard, dans un documentaire, sa cousine Dorothy Kimble décrira ce moment dévastateur : « Oncle Roy est sorti de sa chambre, une valise à la main. Il m'a donné une pièce pour que je ne répète à personne qu'il s'en allait. Je n'ai pas prononcé un mot. Puis je l'ai regardé disparaître au bout de la rue. Et je ne l'ai jamais revu. »

WALLACE FITZGERALD

Nul n'a jamais annoncé la nouvelle à Roy Jr. Personne n'a posé la main sur son épaule en prononçant ces mots : « Petit, ton père est parti. Désormais, il faudra faire sans lui. » En ce temps-là, dans cette famille-là, on ne se parle pas. Ou alors, lapidairement : papa est allé travailler ailleurs. On compte sur le temps, on parie sur l'oubli. L'automne passe. Quand vient Noël, lorsque le lac Michigan se referme sous le gel, plus personne n'évoque Roy Sr.

Mère célibataire, Kay s'épuise à enchaîner les jobs : serveuse, baby-sitter, domestique, opératrice téléphonique... Avec son fils, une fois par semaine, elle brise sa solitude dans les salles de ciné. Un temps, elle trouvera même un emploi d'organiste pour accompagner les derniers feux du muet. Après plusieurs mois d'économies, mère et fils finiront par organiser un voyage en Californie. Kay compte retrouver Roy Sr., lui demander de revenir vivre avec eux, à Winnetka. Sur les banquettes d'un dîner de Los Angeles, Roy leur annonce qu'il a refait sa vie. Il ne reviendra pas. Le 18 mars 1933, le divorce est prononcé. Roy ne s'est pas présenté au tribunal.

Kay doit se trouver un autre homme. L'époque le lui demande. La vie aussi. « Elle était ma mère, mon père et ma grande sœur. Moi, j'étais son fils et son frère. Peu importe qui elle épouserait », confiera Rock. Kay finit par tomber sur Wallace Fitzgerald, un beau mec qui porte fier l'uniforme des US Marines. Il sort aussi de prison mais s'en vante beaucoup moins. Bientôt, Kay cache ses cocards derrière des verres fumés. Le petit Roy est parfois lui aussi couvert de bleus. L'enfant se referme sur lui-même, se ronge les ongles le jour, pisse au lit la nuit. On ne dit rien. On ne parle toujours pas. Kay et Wallace divorcent. Puis se remarient. Roy gardera le nom de Fitzgerald, comme une cicatrice.

JON HALL

Dans les années 1930, tout est loin si l'on part du Midwest. Seuls les bus longue distance vous relient aux grandes cités, aux gares, aux ports et au reste du monde. La planète de Roy Jr. se résume à quelques rues cernées de vide. Pour franchir la prison de la ligne d'horizon, sa génération n'a d'autres alliés que l'imaginaire et le cinéma. À ce public coupé de tout, Hollywood déroule une échelle d'extravagantes aventures exotiques. Johnny Weissmuller, à moitié nu, interprète *Tarzan, l'homme singe* dans les jungles du Congo. Errol Flynn sautille en Angleterre et en collant vert dans *Robin des Bois*, ou navigue sous les vents brûlants des Caraïbes, sabre à la main, chemise ouverte, dans *Capitaine Blood* et *L'Aigle des mers*. Jon Hall a moins marqué la postérité. Les titres de sa filmographie esquissent le personnage qu'il a su construire au temps de sa gloire : *Pago, Pago, île enchantée*, *Aloma, princesse des îles*, *Tamara de Tahiti*, *La Sauvagesse blanche*, *Le Signe du cobra*, *La Fièvre Tzigane*...

En 1937, Jon Hall et Dorothy Lamour se partagent l'affiche de *Hurricane*, un John Ford oublié. Le scénario suit les péripéties de Terangi, un bel insulaire du Pacifique qui vient de se marier. De passage à Tahiti, Terangi corrige un Blanc. Condamné à six mois de prison, l'enfermement lui est insupportable. Il n'a de cesse de tenter de s'enfuir. À chaque évasion ratée, Terangi se voit condamné à passer deux années de plus en cellule. Mais il ne renonce jamais. Quand la peine atteint seize années de réclusion, le héros parvient enfin à déjouer les matons. Il retrouve son île,

son épouse et un enfant qu'il n'a jamais vu. Au loin, gronde un ouragan...

Comment un tel scénario pourrait ne pas parler à Roy Jr.? À douze ans, lui aussi ne rêve que de s'en aller ou de voir revenir un père. Torse nu dans son pantalon blanc, Hall est sublime, musclé, bronzé, souriant. Rock, troublé, le suit du regard lorsqu'il escalade le mât de son navire. Alors, quand Jon Hall bascule dans le ciel, écarte les bras, vole, plane et pique vers le cristal du lagon, Roy se doit d'aller à Tahiti. Et la seule façon d'y aller sera d'être comédien.

En attendant, Roy poursuit plus ou moins sa scolarité. Le cinéma est son refuge, son havre. Un jour, il demande à Wallace s'il peut prendre des cours de théâtre.

« Hein ? Pour quoi faire ?

— Pour être acteur. »

Rock résumera la fin de cette discussion : « ... Et crack ! C'était terminé ! Dans une petite ville, jamais je n'aurais pu dire : plus tard, je voudrais devenir acteur. Faire l'acteur, c'était un truc de tantouzes. Il fallait rêver de devenir pompier ou policier. Donc, j'ai appris à fermer ma gueule. » Reste cette question à laquelle aucune biographie ne répond. À quel moment Roy Jr. a-t-il compris qu'il était beau ?